Claude Esteban

DOUZE DANS LE SOLEIL

Je sors. J’ai des yeux

neufs. Je vois

le jour.

Je m’arrête pour

voir le jour. Je recommence.

Je ne crois plus. Je touche

avec mes yeux

le jour.

Rien

que le jour.

Comme

un soleil qui monte, qui

m’aveugle.

Soudain le sol.

Pas d’ombres. Pas d’oracles

noirs.

Pas d’insectes

pour séparer. Pas de haine. Pas

de couloirs.

Soudain le sol.

Soudain la terre soulevée. Soudain

la graine.

Soudain la tige

soutenue. Soudain l’espace

partagé.

Le sol indemne.

Le sable,

non. Le souvenir

du sable

dans un souffle.

Tous les grains amassés.

Sans lieu, sans

devenir.

Une consonne aura porté

le vent

jusqu’aux limites.

Ce qui se donne et se

détourne

ce qui divise

et qui réconcilie

là

sous l’ellipse du soleil

je le vois, je

le prends

je le résume dans

ma voix.

Je dis

rien que pour moi

la phrase juste.

Midi.

Trop tard déjà pour

décider, pour

dire.

J’insiste. Je suis moi.

Entre les mots

qui sèchent sur le sol

Je me souviens.

J’invente un autre

mot

plein de salive.

Tout le soleil

à tes chevilles.

Tout l’or du monde

à tes cheveux.

Je t’aime entière. Je

te veux

simple et secrète dans tes algues.

Toi,

cathédrale du désir.

Toi,

sous tes mots, bouche

adorable.

Toi qui prononces le jour nu.

Je m’avance. Je veux

parler.

Le soleil

est plus fort parmi les branches.

Tout brûle. Tout

se défend.

Je m’avance

malgré.

Je hurle

hors de mon corps.

Je m’attaque

au soleil

à coups de hache.

La terre

ou ce morceau

de terre

en poudre dans ma main.

Ne pesant plus. Ne

portant plus.

La terre

sans le surcroît de terre

qui l’anime.

Morte.

Muette dans ma main.

Je l’amasse. Je la

remue.

Je la rends à l’obscur de ses racines.

Cet arbre

dans le soleil.

Bois vif, tiges

neuves, nervures.

Mais la langue

ne connaît pas. Traverse,

dément, déchire.

Mots vieux, sables, savoirs

des signes.

Verbiage

sous le soleil.

Mot à mot, j’ai

nommé le jour.

Tracé des routes sur l’espace.

Parole d’eau, parole

d’air.

Rien

n’a manqué à mon travail. J’arrive

au terme.

Pas à pas, j’ai gravi

le jour.

Pour voir le jour qui me distance.

Ce qui ne parle pas,

je l’écoute.

Ce qui n’a pas de lieu,

je le retrouve dans

son lieu.

Ce qui tombe,

je me retiens à son assise.

Je vois vivre

tout ce qui meurt.

Je disparais.

avec ce qui demeure.

De nulle part,

le vent.

Le corps du vent.

Heurtant l’écorce

de l’air vide.

Venu

du rien. Aigu,

épars.

Tout le vent sur la page

à peine

écrite.